

Ajours

Du 15 mars au 21 avril 2024, Matt Mahlen expose à la Graffeteria *L'écriture des silences*. Ces peintures de grand format représentent des rectangles noirs sur fond blanc. Ces rectangles en imbriquent d'autres. Tout a commencé par un dessin en 2009, raconte Matt sur son site. Un événement s'est trouvé capturé par le cadre, en arrière-plan. Depuis, il se reproduit chaque fois sur la page. Les fenêtres laissent entrer le jour.

Laisser la lumière entrer, laisser la couleur parler : derrière les lignes sombres enchevêtrées en mailles, un peu d'éclat se prononce. Des teintes vives, comme des soleils. Il faut dire aussi que les formes ont des yeux, simples points qui nous observent. Des yeux de poisson ou de passant.

Sur les murs d'une prison à Cologne, après la Seconde Guerre mondiale, on pouvait encore lire ces mots, écrits par un détenu juif : « Je crois au soleil même quand il ne brille pas, je crois en l'amour même quand il ne m'entoure pas, je crois en Dieu même quand il se tait. » *L'écriture des silences*, c'est continuer à écrire même quand tout se tait, écrire précisément tout ce qui se tait.

Dans des lettres à Miléna en 1920, Kafka parle du « grand Malgré Tout » : « Et n'oublie jamais ton grand Malgré Tout. [...] Merci pour le *malgré cela*, un mot magique qui passe directement dans mon sang. » Ce mot, c'est *trotzdem* en allemand. Ce mot, je le lis aussi ici. Malgré les mailles, le jour passe — il passe à travers nous, nous passons à travers lui.

Je ne peux m'empêcher de considérer les mailles de Matt Mahlen comme des actes de foi.

Les moucharabiehs sont des dispositifs qui permettent de voir sans être vu, mais aussi d'aérer les pièces. Les palais nasrides étaient doucement éclairés, préservés de la chaleur andalouse par des fenêtres qui tamisaient le vent et un peu de jour.

Les couleurs de Matt nous regardent dans le silence de nos alcôves. Que voient-elles de nous, quelles fêtes, quelles lumières intérieures ?

Joaquin Torres-Garcia a peint en 1937, sur un simple carton, une *Composition universelle*. Réseau serré de lignes, de symboles pour une grammaire à transmettre aux générations futures. Le monde est très vaste, rempli de sens, bruyant. Tout cohabite. Si sa peinture compartimente *l'il y a*, celle de Matt Mahlen fait passer. La place est libre pour autre chose, un *il y aura*. Une promesse, un élan.

Je pense aux mailles qui enferment, et à celles qui laissent être. Aux mailles qui prennent dans leurs rets, et à celles qui relient les vivant-es entre elleux, donnant la possibilité au lien même de vibrer.

À Strasbourg, le quartier de Hautepierre a ses mailles : sous-espaces de structures hexagonales. Architecture compliquée, qui semble sciemment embrouillée. On s'oriente difficilement. On est serré-es dans ces nids d'abeilles. On a maille à partir avec les autres, l'école, la police, l'hôpital, la mairie de quartier. Tout est pris dans le même grand ensemble. Mais les mailles comme les langues se délient parfois. On voit alors surgir les mêmes lueurs que celles que la peinture de Matt Mahlen fait apparaître.

J'essaie de ne pas faire autre chose que de poser mes yeux sur cela. Mes yeux de poissonne ou de passante.

Élise Tourte

